



Le message de Marie Noël



Annick ROUSSEAU
Août 2020

Mise en page : Nadia FERRARI

1.	INTRODUCTION.....	2
2.	ELEMENTS DE BIOGRAPHIE.....	4
3.	LE MESSAGE DE MARIE NOËL	8
4.	MARIE NOËL BEATIFIEE ?.....	11
5.	POEME/ MEDITATION : <i>La route de l'homme</i>	15
6.	CHANTS POUR MOI	16
	<i>Les chansons que je fais</i>	<i>16</i>
6.	CHANTS POUR MOI	17
	<i>Connais-moi.....</i>	<i>17</i>
6.	CHANTS POUR MOI	18
	<i>Prière du poète.....</i>	<i>18</i>
7.	CHANTS POUR LE PROCHAIN	19
	<i>Prière pour toutes sortes de nécessités.....</i>	<i>19</i>
7.	CHANTS POUR LE PROCHAIN	20
	<i>Poème du lait.....</i>	<i>20</i>
8.	CHANTS D'EVANGILE.....	21
	<i>Berceuse de la Mère Dieu.....</i>	<i>21</i>
8.	CHANTS D'EVANGILE.....	22
	<i>Mon Dieu, je ne vous aime pas.....</i>	<i>22</i>



1. INTRODUCTION

Je vous propose d'adopter aujourd'hui le mode « poésie » ; ce qui ne signifie pas mettre nos cerveaux en mode « farniente » ou sommeil profond. Poésie, donc, avec Marie Noël dont beaucoup connaissent à peine le nom, ni l'orthographe : Marie, sans tiret ; Noël comme la fête du même nom, et nullement Marie-Noëlle, un prénom familier, ordinaire. Marie Noël, une juxtaposition inédite !

Les écrits de notre poétesse chrétienne, profondément catholique, née en 1883 à Auxerre, et morte en 1967, toujours à Auxerre, ont pour moi le profil de la résurgence d'un cours d'eau frémissant et pur. Une source bien alimentée : ses talents de jeunesse, et même de maturité stylistique. Puis une sorte d'enfouissement, de disparition sous la terre de l'oubli ; enfin une remontée, une réapparition au grand jour après d'invisibles distances. Nous en sommes, pour Marie Noël au troisième temps. C'est seulement en 2017, par une correspondance échangée avec l'Abbé Mugnier, son meilleur soutien, son « sauveur » comme elle l'appelle, que l'auxerroise sort de l'ombre ; elle est alors donnée à lire au grand public. Le livre qui l'a fait re-connaître, facile à trouver, porte un nom qui ne laisse pas indifférents ceux qui croient en Dieu et ceux qui n'y croient pas. « J'ai bien souvent de la peine avec Dieu. » Qui peut dire honnêtement : « Moi, pas de soucis ! Je n'en ai point ! »

Avant l'oubli dont nous avons parlé, une sorte de vie cachée durant des années, Marie Noël est très connue des cercles littéraires jusqu'en Belgique et Amérique. Elle est toujours inquiète au sujet de ses poèmes, qui séduisent aussi en leur temps, aussi bien Aragon, Montherlant que l'Abbé Brémond, l'académicien très célèbre à qui nous devons cinq volumes impressionnants sur *L'histoire littéraire du sentiment religieux en France*. A côté de ces géants de l'écriture se profilent d'étonnants petits recueils « noëliens » comme *Les chansons et les heures*, *Le Rosaire des joies*, *Les Chants de la Merci*. Ce ne sont ni des homélies à l'usage de pieux fidèles, ni des discours édifiants sur la

religion en général, mais un ensemble de chants lyriques, sans excès, d'écrits émouvants vraiment jaillis (et savamment travaillés) d'un cœur de poète, et destinés à nous toucher le cœur en retour.

On est assez loin des caricatures qui ont fait tant de mal à Marie Noël : on l'imagine à tort bigote aux cheveux blancs sans beaucoup de charme ; marquée par la tare d'être provinciale, quand – on le sait – toute vie littéraire se passe à Paris ; sans métier reconnu, célibataire s'adonnant essentiellement à des œuvres de miséricorde ; de plus, et plus grave, juste bonne à orner de son style parfois enfantin quelques écrits faciles, comme on ajoute un peu de dentelle à une pièce de coton trop lisse et unie.

En fait, le seul tort de Marie Noël, je crois, c'est de n'avoir pas eu le temps de se glisser dans le riche filon de notre culture littéraire, c'est-à-dire dans les chapitres de nos manuels à l'usage des collégiens et lycéens.

Ajoutons malgré tout qu'elle est bien trop catholique pour figurer à côté des seuls poètes que nous avons étudiés en classe.



Auxerre

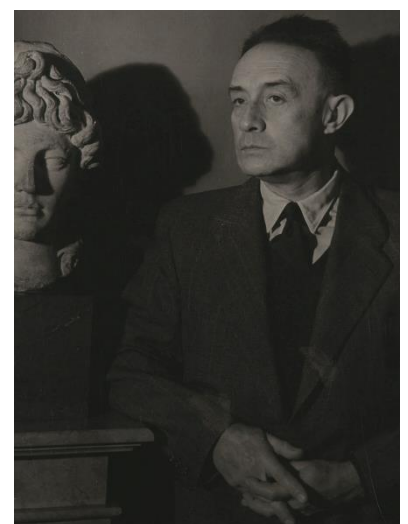
2. ELEMENTS DE BIOGRAPHIE

Il n'est pas dans notre propos d'aligner les dates qui ont scandé la vie de Marie Noël. L'urgence de ce type d'approche n'est d'ailleurs pas significative – sauf exception – pour faire une chronologie satisfaisante de ses œuvres. Elle-même nous l'indique : elle ne part pas d'une approche triste de Dieu, dans sa toute jeunesse, pour ensuite le glorifier dans la paix au seuil de sa vieillesse. Ce serait d'ailleurs l'inverse. C'est un exemple central. Par contre, dans chaque recueil qui porte un nom semblant refléter un contenu précis, une fête, une saison, un thème évangélique, on trouve des « intrus » : en parallèle, par exemple, un convoi mortuaire, un temps non défini, une chanson personnelle... L'on peut trouver, en tournant les pages d'un livret poétique, des chansons alertes, des propos violents ou sinistres, la description d'une fête comme la chandeleur, des interpellations étonnantes de Dieu le Père ou de la Vierge Marie, un *Office pour l'enfant mort*. Ce mélange est pour elle, elle le souligne, l'invitation à couper court à un type d'inspiration qui pourrait trop l'habiter en profondeur...comme l'on s'efforce parfois de changer d'idées; les noires, surtout lorsqu'elles risquent de tourner à l'obsession. Elle a raison de se méfier de certaines muses !

Ce croisement des thèmes auquel se soumettre n'a d'ailleurs rien d'absolu. Ils peuvent être répétitifs, à propos de *Chants d'Automne* ou *Chants d'arrière-saison*, avec ces chapelets de vieilles filles tout de gris vêtues, envieuses des mieux nanties, perdues dans leur mélancolie, voire mal mariées. Montherlant, qui l'admirait, écrit sur elle un éloge vibrant suivi d'une évidente réserve :

« Marie Noël est pour moi le plus grand poète français vivant ; mettons, ... le seul qui me touche. » Il dit en substance que, comme la sécheresse a envahi nos grands poètes, les muses sont allées chercher une femme. « Certains poèmes sont parmi les plus beaux jamais écrits en langue française. »

Mais, selon lui, elle aurait pu nous dispenser de quelques autres un peu gris-pâle, inutiles et parfois trop longs.



Montherlant

Marie Mélanie Rouget, Mademoiselle Rouget comme on l'appelle à Auxerre, mérite que l'on relie le noyau de sa vie intérieure, à la tonalité des œuvres qu'elle **se** propose d'écrire, avant de songer à **nous** les faire connaître. Sa personnalité, à travers prose, contes, notes intimes, multiples poèmes, nous semble révéler deux aspects majeurs de ce qui l'habita, et qui nous touche particulièrement.

a) D'abord, Marie Noël est une petite fille, puis une jeune fille fragile. Sa fragilité lui vaut la grande grâce d'être longtemps dispensée de l'école. Elle a devant elle de grandes heures de paix, de loisir, de solitude propices à l'éclosion du monde imaginaire. Elle y apprend grâce à sa mère et à sa grand-mère, tout un répertoire de chansons classiques, et de chants bourguignons que l'on retrouve tout au long de son œuvre. Elle s'exerce au piano – c'est une très bonne musicienne – elle partage avec son frère des lieds de Mozart et de Schubert. En la lisant à haute voix, chacun peut percevoir son sens du rythme cadencé – l'écriture d'un poème inspiré naît toujours d'un rythme qui s'impose avant la venue des mots – ainsi que de la rigueur des phrases. Elle-même mettra en musique ses propres poèmes. Il reste sans doute à retrouver aujourd'hui ces compositions personnelles.

Fragilité, mais comme le disent justement les psychologues, il y a un « bénéfique secondaire » lié à ce trait de tempérament. Si elle n'a point d'instituteur ou de professeurs comme tout un chacun, dans toute son existence s'impose un père remarquable, qui est visiblement un précepteur de haute volée – trop oublié lorsque l'on évoque Marie Noël. Louis Rouget est un homme d'exception. Non parce qu'il fut brillamment reçu à l'Agrégation de Philosophie – ce qui n'est pas si mal ! – mais parce que cet homme, sincère agnostique jusqu'à la fin de ses jours, spécialiste de Pascal, fut aussi professeur d'art ; amateur éclairé en sciences naturelles ; féru de classiques latins et grecs trop oubliés aujourd'hui. Toute cette richesse, ajoutée à ses immenses lectures quotidiennes nous permet de mieux comprendre l'apparente et claire simplicité des poèmes de Marie Noël, tout en restant parfois perplexes devant des textes qui nous semblent bien obscurs. Une seule scène pour illustrer la dette immense de la fille à son père : Dans la cuisine, la future femme poète aux cent visages, écoute en riant son père lui réciter en grec des pages d'Aristophane. Elle s'occupe de la cuisine ; elle écoute, il traduit ; elle

porte donc en elle une richesse inouïe qu'elle transposera plus tard avec ses propres exigences.

b) Un second trait de caractère est important pour connaître la tonalité des œuvres de Marie Noël : c'est l'hyperémotivité. Chaque rencontre avec la beauté de la nature, les personnes ou la sphère du religieux, évoque en elle un écho profond qui subsiste, comme accroché à son moi, et semble ne jamais se taire. Contrairement à d'autres écrivains connus, elle n'aura jamais besoin de stimulants, de drogues pour métamorphoser, agrandir, donner forme à tout ce qu'elle vit. Deux moments-clés de sa vie sont à cet égard bien connus : quelques jours après la mort de son petit frère, le lendemain de Noël, elle perd l'usage de ses deux jambes, et ne peut plus entrer dans la chambre de l'enfant. A travers le personnage d'un écolier qui tarde à revenir de l'école, dans l'écriture de *l'Office pour l'enfant mort*, elle répète indéfiniment le poids de la mort. Mal absolu, destruction de tout l'être, hurlement. Plus tard, lors d'un stress, aux alentours de la quarantaine, ses cheveux, dit-on, deviennent tout blancs en quelques jours. Et surtout, elle fera resurgir partout le visage à peine esquissé d'un homme qu'elle a aimé, mais qui ne l'a ni regardée, ni comprise. Elle écrit sa souffrance, la dissimule dans de multiples chansons, la reproche à Dieu lui-même qui n'a pas su lui octroyer une part de bonheur.

Sur ces blessures, il n'y aura jamais de cicatrisation ; et à travers ce lyrisme, elle s'adresse indirectement à tous ceux – nombreux ! – qui souffrent d'un manque d'amour sous forme de tendresse voire d'affection plus charnelle.

Bref, cette hyperémotivité au cours du temps (1920) aboutit à une forme sévère de mélancolie, on dirait sans doute aujourd'hui dépression. Elle parle d'angoisse, de léthargie de tout son être, d'un « enfer » où les pensées rassurantes et aimantes qu'elle avait pour le Dieu de son enfance s'effondrent. Son être détruit n'a plus de consistance, ni le temps qui lui échappe. Et comme dans l'esprit d'un certain nombre de croyants, affrontés à l'épreuve, Dieu devient l'Autre qu'elle ne comprend plus. Un Père plein de sévérité qui la meurtrit. Les poèmes de cette époque sont particulièrement durs, violents : *Hurllement*, *Jugement*, *Epouvante*.

Le philosophe Henri Gouhier, à juste titre, a parlé du « combat de Marie Noël ». Il faudrait plutôt parler de « ses combats » ; de ses lettres

sans répit pour retrouver un Dieu aimant, innocent du mal proche ; ce combat de Jacob n'est d'ailleurs pas unique. Nous verrons qu'il prend parfois une autre forme.

De perpétuelles tristesses, de trop longs sanglots nous inviteraient à oublier l'autre pôle de son œuvre. Pourtant, bénéfice secondaire encore, de cette hyperémotivité, et tout en symétrie, nous sommes comme enveloppés par une douceur, une tendresse extrême elle aussi, qui nous donnent à méditer, avec le cœur toujours, le grand mystère de Dieu dans son incarnation. Tendresse de la Mère Dieu devant l'enfant Jésus, beauté des purs instants de l'Annonciation, de la Visitation, des scènes évangéliques qu'elle renouvelle pour nous. Quelques vers, tirés de *Chants d'Automne*, qui parmi tant d'autres nous touchent et nous remuent profondément :

*« Mon Dieu, source sans fond de la douceur humaine,
Je laisse en m'endormant couler mon cœur en vous
Comme un vase tombé dans l'eau de la fontaine
Et que vous remplissez de vous-même, sans nous. »*

Rimes féminines, encadrées de rimes masculines, et des alexandrins classiques. Il y a tout un travail à effectuer sur les techniques de versification de Marie Noël.

Pour le moment, c'est une parenthèse.

Ce qui ne l'est pas, ce sont ces éléments de biographie, contrastés jusqu'à la contradiction parfois. A l'heure actuelle, il circule des poèmes, ou des textes de Marie Noël pris isolément. On l'enferme alors dans un des aspects de sa personnalité. Elle est tantôt une femme mélancolique et sombre, tantôt le chantre de la douceur et de la tendresse. « Il faut tenir les deux bouts de la chaîne » comme le disait Bossuet.



Coucher de Soleil écarlate - Turner



3. LE MESSAGE DE MARIE NOËL

Dans une sorte de prologue aux *Chants de la Merci*, l'auteur nous indique clairement ce qu'il faut attendre de ses poèmes pour en accueillir le message. Elle nous dit d'apprendre à lire les poètes, de ne pas les lire en journaliste car ils n'ont à nous offrir que leur âme, « la beauté sans nom ni lieu du Verbe qui chante ».

Elle souligne un peu avant : « La place de l'hostie est au tabernacle, et non pas dans le buffet grand ouvert de la cuisine. »

Que chante donc le Verbe que nous avons à connaître et souvent à interpréter ? Pardon pour cette phrase bien banale : « Il nous donne à approcher Dieu dans tous ses états... et le chrétien de bonne volonté dans tous ses états ! » Reste à nous laisser séduire par une écriture pure, sobre, bien rythmée. Alors le Verbe est bien incarnation, en sa belle présentation, d'une part de sacré appartenant aux petits comme aux grands. « Sacré » : un terme qui par bien des aspects correspond très justement à l'œuvre de Marie Noël.

Marie Noël, toujours authentique, même lorsqu'elle prétend se masquer dans ses chansons, nous entraîne à sa suite, sans vraiment nous le demander. Elle ne s'adresse jamais à un lecteur potentiel susceptible d'être son ami, son semblable, son frère. Elle dit : « je », ou : « moi », poursuit son œuvre avec les tonalités que nous avons soulignées :

« Mon Dieu... Donne de quoi chanter à moi pauvre poète, » ([Prière du poète](#))

Ou : « Mon Dieu, je ne vous aime pas »...

C'est une déclaration personnelle, un langage à Dieu et non un langage **sur** Dieu, l'amour, la prière, les autres, la morale, ce qui est le plus fréquent chez nos grands écrivains catholiques.

Sa poésie ouvre un **chemin**, en découvre le terme qui est l'Amour. Comme ce terme de chemin revient souvent dans son œuvre ! Avec nos peines, nos souffrances, ou nos joies, nous le parcourons...et en connaissons l'aboutissement de manière identique. C'est une réelle frustration de ne pouvoir citer tous les moments originaux qui nous interpellent.

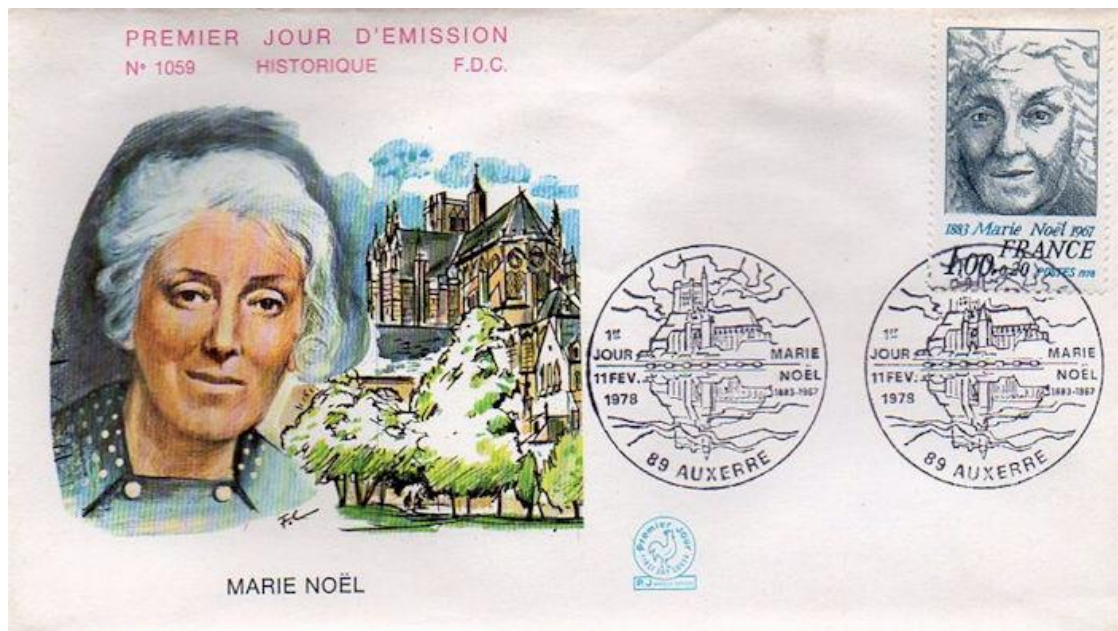
Nous n'en citerons qu'un, extrait du grand dialogue d'Adam et Eve dans les *Chants de la Merci*. Chacun, en son temps est frappé au cœur par l'existence du Mal. Le croyant plus que les autres, lui qui sait et affirme la Bonté de Dieu. C'est une question lancinante ; et la poétesse auxerroise, n'oublions pas ses lectures philosophiques, exerce sa raison, son intelligence et son âme d'abord, pour essayer de tracer le contour du visage de Dieu afin de le disculper du Mal. C'est un thème, dit-elle, qui doit nous faire « penser ». Dieu a créé toute chose sous le signe de la Bonté. Elle croit aussi devoir nier l'action toute première de l'homme ; ce serait trop lui accorder que d'être lui-même créateur d'une réalité aussi violente. La poésie ici ne se plonge pas dans les difficiles réflexions sur le péché des origines. Nous ne sommes pas en théologie. Et Marie Noël, désirant en solo nous décrire sa longue méditation sur le Mal, tourne autour de l'intuition qu'elle a souvent d'un Dieu « noir ». C'est son expression. Loin sans doute du manichéisme, elle est hantée par cette sorte de tache sombre en Dieu, cette sorte de mystère d'un lieu qui laisse place à un vertige sacré, une douleur extrême.

Le poème semble alors évoquer le texte de la Genèse sans souci évident d'exégèse. Dieu, selon elle, semble le premier susurrer au cœur d'Adam : « Mangez-vous les uns les autres » et non point : « Aimez-vous les uns les autres.» Adam a faim, mange le fruit convoité ; il le tue en le consommant dans ce geste. Et la Mort de tous les êtres asservis à la loi de « manger pour vivre » ; la loi de toute la Nature, le Mal le plus grand, s'inscrit définitivement dans toute créature.

Suit une sorte de redressement, de correction du Mal qui sera l'œuvre d'Eve : la femme nourricière longuement décrite comme celle qui donne la Vie. Etrange et merveilleux *Poème du lait*. Il est souvent cité comme pièce d'anthologie...et sans le contexte dans lequel il faut le réintroduire. Peut-être moins pour réfléchir en bon catholique sur l'origine du Mal, que pour entendre le verbe subtil de Marie Noël.

Pour conclure ce thème, on notera que différents poèmes des chants pour toute saison relient l'importance du **lait** qui nourrit l'enfant, au **pain** du boulanger comblant le corps de l'homme, et au pain devenu **hostie**, aliment pour l'âme, d'où n'est plus absente la mort du Sauveur jusqu'à la fin des temps. Dans une de ses questions profondes qui scandent son parcours poétique, Marie Noël s'interroge ainsi :

*« Dieu dort. L'excès de Dieu n'a rien qui le repose
Hors la faim
Dieu, tant que sera Dieu, sera-t-il autre chose
Que du pain ?
Pain que son Amour présent nous donne. »*





4. MARIE NOËL BEATIFIEE ?

En 2017, fut demandée l'ouverture d'un procès en béatification en faveur de Marie Noël – ce qui nous a permis de la connaître et de nous poser certaines questions sur l'opportunité de ce projet. Lorsque l'on n'est pas spécialiste de la cause des Saints, l'on ne peut que se présenter tel le Candide de l'histoire...et analyser bien modestement quelques critères qui seront retenus ou non par le postulateur, son aréopage, et l'ex-avocat du diable – en fait, l'empêcheur de tourner en rond.

Il y a déjà tant de saints dans l'Eglise que Dieu seul en connaît le nombre. Pourquoi un de plus, surtout pourquoi **une** de plus ? Que nous dirait-elle de nouveau ?

Sans recherches savantes, on peut affirmer que Marie Noël ne correspond guère aux critères habituels de la sainteté. Très brièvement :

- Elle n'est pas mariée, ni veuve, livrant sa vie pour s'occuper des pauvres.
- Elle n'a pas été choisie pour une œuvre d'Eglise importante.
- Ce n'est pas une très grande intellectuelle fondatrice d'abbaye et renouvelant l'anthropologie de son époque et des temps à venir.
- Elle n'est mystique que dans l'esprit de ceux qui confondent la vraie relation à Dieu et la mystique proprement dite ; son cortège de phénomènes paranormaux, étonnants.

On peut continuer une liste fort longue de ces personnalités canonisables, d'abord béatifiables.

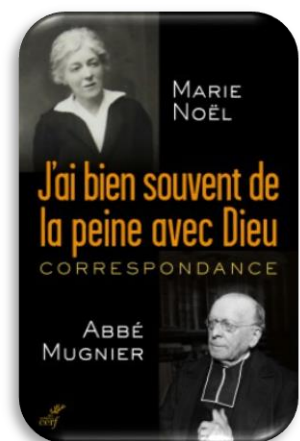
A quel point de vue se placer pour recevoir ses écrits ? Seule lecture esthétique, ou contenu spirituel ? Le choix est difficile. Il existe bien un petit manuel, *Prier quinze jours avec Marie Noël*, mais en le suivant, on bouscule son œuvre. On renchérit sur son catholicisme qui n'est pas de

l'ordre de *l'Imitation de Jésus-Christ* ou des manuscrits de Thérèse de Lisieux qui, elle, a apporté une petite voie que tous – avec difficultés sans doute – peuvent essayer de suivre.

Marie Noël, assez hardie par moment pour dépasser la mort et se projeter dans l'Eternité, use de caricatures ou d'humour pour montrer en quoi son avenir au Ciel est plus que problématique. Elle se présente aux portes du Ciel, toute penaude, et personne ne veut d'elle ; célibataire, poétesse, inutile, face à la stature de tous les saints qui l'habitent. Un mouvement de colère. Elle tempête et dit souvent qu'elle aurait préféré la tendresse d'un amour humain à la reconnaissance de son corps sans attrait que personne n'a aimé. Elle dit également dans des notes inédites : « Je ne veux pas être parfaite, mais originale comme Dieu lui-même, créant les formes et les couleurs invraisemblables des animaux et des plantes pour orner la création (...) Je n'ai pas envie d'entretenir en moi cette conscience policière qui épie tous mes sentiers pour saisir le péché qui passe (...) Je voudrais être parfaite comme le Père est parfait (...) Il s'amuse à des fleurs. Il a inventé pour rire, les queues d'écureuil, les plumes de paon, les pattes de cigogne, les bosses de chameaux et dromadaires. Je voudrais que mon âme aussi– et mon œuvre aussi– fût ordre et fantaisie. » Dans un immense poème : *Jugement*, qui est en fait une confession, elle accumule, vers après vers, tous les motifs de ses actions, capables, lui semble-t-il, de la précipiter en Enfer.

On comprend vite que l'examen du dossier « Marie Noël » s'annonce minutieux. Ce que nous avons souligné, elle l'a écrit et réécrit, mais comme on pouvait s'y attendre, elle-même, avec conviction, décrit d'autres désirs contraires à ceux-là. En quoi son « blason », son signe de reconnaissance est bien celui de la *Neige qui brûle* – titre de sa biographie écrite par son ami Raymond Escholier. L'oxymore est de taille ! Dans sa jeunesse, réfléchissant à ses désirs profonds, la future Marie Noël émet trois vœux :

- « Beaucoup souffrir. » On peut mettre une croix, désir comblé ! Non seulement du fait de sa personnalité dont nous avons parlé, mais de sa vie quotidienne sans cesse donnée à « tous ses prochains », au pluriel, comme elle l'écrit dans sa correspondance avec l'abbé Mugnier.



- « Etre poète.» Vocation remplie, quelles que soient ses réticences à l'affirmer.
- « Etre sainte.» Sans être immobilisée dans une statue de plâtre avec l'auréole correspondante, elle se voit, je pense, femme comme une amante victorieuse, vivant en solitude dans le monde divin qu'elle n'a jamais quitté, même dans ses plus grandes crises. Ce « Dieu noir », Père créateur sans mains, sans corps, sans cœur, obscur, elle l'a malgré tout interpellé toute sa vie, et s'est broyée entièrement pour lui rester fidèle. Sa renommée, les prix qui lui furent accordés, les lettres innombrables auxquelles elle ne pouvait répondre, rien de cela n'a entamé la grande simplicité, l'humilité du poète. Voilà un beau critère de sainteté.

Nous ne sommes pas tenus aux discutables plans de dissertation philosophique : thèse, antithèse et synthèse. De synthèse, il n'y en a pas à inventer superficiellement. Toutefois, beaucoup ont en tête le grand poème extrait des *Notes intimes*, et dont voici le début :

« *Mon Dieu je ne vous aime pas
 (...) Je vous donne ce que j'ai : ma faiblesse, ma douleur.
 Et cette tendresse qui me tourmente et que vous voyez bien... »*

Ce poème peut-il, au cours de sa lecture, nous faire basculer de l'admiration au malaise ? Il est vrai qu'il est en général cité seul, hors contexte, hors présence de ce Dieu qui, à cet anti-psaume, anti-profession de foi chrétienne, répond qu'il faut tout lui donner.

Dieu ne dit qu'un mot dans le silence : « *Donne ! Donne !* »

Le poète renchérit :

« *Seigneur ! Voilà que, comme un chiffonnier,
 Vous allez ramassant des déchets, des immondices.
 Qu'en voulez-vous faire, Seigneur ?* »

Et Dieu dit :

« *– Le Royaume des Cieux.* »

Ce texte semble bien contenir alors la réponse à notre question. Il y a dans cette étrange poésie de Marie Noël une attitude authentique, mais aussi – pour revenir à son avant-propos sur la poésie – la magie du verbe qui enchante. Nous avons alors, avec un peu d'humour, l'équivalent d'une scène de ménage entre deux êtres dont l'issue est la réconciliation proposée

par l'un des deux partenaires : Dieu ! Il est offert à Marie Noël, plus que la sainteté dont elle se méfie, si elle est trop encadrée par l'Eglise – institution qui lui a causé tant de peine ; il est offert l'immensité du Royaume où tous, grands et petits, choisis ou non dès le début de leur existence ont à jamais leur place.

Difficile alors de ne pas citer la phrase bien connue de l'Abbé Brémond : « les poèmes de Marie Noël : espiègleries angéliques. » Ce n'est bien sûr pas vrai de toute son œuvre ; mais il me semble que le comité devant trancher sur la béatification de Marie Noël devrait tenir compte de cet humour, de cette dimension inattendue. Faute de quoi, l'on transformera notre auxerroise : ou bien en un Victor Hugo plus noir encore que Victor Hugo, ou bien en une charmante nourrice trop douce, un peu mièvre, berçant en rêvant un éternel nouveau-né. Ce [poème](#) est à écouter en entier. C'est un de ceux qui peut émouvoir croyants et incroyants.

Pour conclure en quelques mots cette présentation : Marie Noël a le cœur ouvert à tous les vents. Elle aime les chants inspirés qui lui viennent d'elle-même et de Dieu ; la vie de l'enfant à travers la nourriture qui le fait grandir – l'eucharistie, on l'a compris – à travers le symbole du pain fait de main d'homme. Sous sa pauvreté apparente, sa personnalité lui permet d'être captivée par la douceur de Dieu ; et dans ses moments de tristesse et d'angoisse par la passion du Fils de Dieu, avant le jour de Pâques, celui de la lumière. Dans l'immédiat, Marie Noël contemple avec sourire et humour la statue très terrestre offerte par la ville d'Auxerre. Ne pourrait-on pas l'imaginer en un lieu précis de la cathédrale passant de la terre au ciel ?





5. POEME/ MEDITATION : La route de l'homme

La route de l'homme fait le cercle comme un serpent qui mord sa queue.

Le chemin que l'homme tout nu avait pris en venant au monde et qu'il avait monté d'année en année jusqu'au milieu de sa vie, d'année en année, il le descendra pour revenir tout nu à son point de départ.



Van Gogh -La Nuit étoilée (détail)

Les chansons que je fais

*Les chansons que je fais, qu'est-ce qui les a faites ?...
Souvent il m'en arrive une au plus noir de moi...
Je ne sais pas comment, je ne sais pas pourquoi
C'est cette folle au lieu de cent que je souhaite.*

*Dites-moi... Mes chansons de toutes les couleurs,
Où mon esprit qui muse au vent les a-t-il prises ?
Le chant leur vient – d'où donc ? – comme le rose aux fleurs
Comme le vert à l'herbe et le rouge aux cerises.*

*Je ne sais pas de quels oiseaux, en quel pays
De buissons creux et pleins de songe elles sont nées...
Elles m'ont rencontrée et moi je m'ébahis
D'entre battre en moi leurs ailes étonnées.*

(...)

*Viens, poète, oiseleur, tends-moi comme un filet
Ta mémoire et prends-moi ces belles que j'écoute.
Retiens dedans surtout ce brin de mot follet
Qui danse au bord mouvant de ma pensée en route.*

(...)

*Ah ! chanson vive ! Hélas ! pour recueillir sa voix,
C'est au lieu de l'air juste un faux air que je trouve,
Et je cherche, et l'accent que je risque parfois,
Celui qui vibre en moi toujours le désapprouve.*

*Elle chante... et je laisse échapper de ma main
Les mots flottants qu'elle me jette à la volée.
Si j'en ramasse un ample, il m'en fallait un fin...
Elle chante et sera tout à l'heure en allée,*

*Elle chante, elle fuit et je m'efforce en vain
De la suivre en courant derrière, je m'essouffle,
Je la saisis au vol, je la perds en chemin
Et quand je ne sais plus, j'attends que Dieu me souffle.*



*Les Chansons et les Heures
Sansot éditeur, 1920*

Connais-moi

*Connais-moi si tu peux, ô passant, connais-moi!
Je suis ce que tu crois et suis tout le contraire:
La poussière sans nom que ton pied foule à terre
Et l'étoile sans nom qui peut guider ta foi.*

*Je suis et ne suis pas telle qu'en apparence:
Calme comme un grand lac où reposent les cieux,
Si calme qu'en plongeant tout au fond de mes yeux,
Tu te verras en leur fidèle transparence...*

*Si calme, ô voyageur... Et si folle pourtant!
Flamme errante, fêtu, petite feuille morte
Qui court, danse, tournoie et que la vie emporte
Je ne sais où mêlée aux vains chemins du vent.*

*Sauvage, repliée en ma blancheur craintive
Comme un cygne qui sort d'une île sur les eaux,
Un jour, et lentement à travers les roseaux
S'éloigne sans jamais approcher de la rive...*

*-Si doucement hardie, ô voyageur, pourtant!
Un confiant moineau qui vient se laisser prendre
Et dont tu sens, les doigts serrés pour mieux l'entendre,
Tout entier dans ta main le cœur chaud et battant. -*

*Forte comme en plein jour une armée en bataille
Qui lutte, saigne, râle et demeure debout;
Qui triomphe de tout, risque tout, souffre tout,
Silencieuse et haute ainsi qu'une muraille...*

*Faible comme un enfant parti pour l'inconnu
Qui s'avance à tâtons de blessure en blessure
Et qui parfois a tant besoin qu'on le rassure
Et qu'on lui donne un peu la main, le soir venu...*

(...)

*Chèvre, tête indomptée, ô passant, si rétive
Que nul n'osera mettre un collier à son cou,
Que nul ne fermera sur elle son verrou,
Que nul hormis la mort ne la fera captive...*

*Et qui se donnera tout entière pour rien,
Pour l'amour de servir l'amour qui la dédaigne,
D'avoir un pauvre cœur qui mendie et qui craigne
Et de suivre partout son maître comme un chien...*

(...)

*Ô passant, quand tu verrais
Tous mes pleurs et tout mon rire,
Quand j'oserais tout te dire
Et quand tu m'écouterais,
Quand tu suivrais à mesure
Tous mes gestes, tous mes pas,
Par le trou de la serrure...
Tu ne me connaîtras pas!*

*Et quand passera mon âme
Devant ton âme un moment
Éclairée à la grand-flamme
Du suprême jugement,
Et quand Dieu comme un poème
La lira toute aux élus,
Tu ne sauras pas lors même
Ce qu'en ce monde je fus...*

.....
Tu le sauras si rien qu'un seul instant tu m'aimes!

1908, Les Chansons et les Heures

Prière du poète

*Mon Dieu qui donnes l'eau tous les jours à la source,
Et la source coule, et la source fuit ;
Des espaces au vent pour qu'il prenne sa course,
Et le vent galope à travers la nuit ;*

*Donne de quoi rêver à moi dont l'esprit erre
Du songe de l'aube au songe du soir
Et qui sans fin écoute en moi parler la terre
Avec le ciel rose, avec le ciel noir.*

*Donne de quoi chanter à moi pauvre poète
Pour les gens pressés qui vont, viennent, vont
Et qui n'ont pas le temps d'entendre dans leur tête
Les airs que la vie et la mort y font.*

*L'herbe qui croît, le son inquiet de la route,
L'oiseau, le vent m'apprennent mon métier,
Mais en vain je les suis, en vain je les écoute,
Je ne le sais pas encor tout entier.*

(...)

*Mais si tu veux mon Dieu que pour d'autres je dise
La chanson du bonheur, la plus belle chanson,
Comment ferai-je moi qui ne l'ai pas apprise ?
Je n'en inventerai que la contrefaçon.*

*Donne-moi du bonheur, s'il faut que je le chante,
De quoi juste entrevoir ce que chacun en sait,
Juste de quoi rendre ma voix assez touchante,
Rien qu'un peu, presque rien, pour savoir ce que c'est.*

(...)

*Ô Toi qui donnes l'eau tous les jours à la source,
Et la source coule, et la source fuit ;
Des espaces au vent pour qu'il prenne sa course
Et le vent galope à travers la nuit,*

*Donne de quoi chanter à moi pauvre poète,
Ton petit oiseau plus fou que savant
Qui ne découvre rien de nouveau dans sa tête
Si dans son cœur tu ne l'as mis avant.*

*Vous qui passez par là, si vous voulez que j'ose
Vous rapporter du ciel la plus belle chanson,
Douce comme un duvet, rose comme la rose,
Gaie au soleil comme un jour de moisson,*

*Si vous voulez que je la trouve toute faite,
Vite aimez-moi, vous tous, aimez-moi bien
Avant que mon cœur las d'attendre un peu de fête
Ne soit un vieux cœur, un cœur bon à rien.*



*Aimez-moi, hâtez-vous... J'entends le temps qui passe...
Le temps passera... le temps est passé...
Bientôt fêtu qui sèche et que nul ne ramasse
Mon cœur roulera par le vent poussé,
Sans voix, sans cœur, avec les feuilles dans l'espace.*

Les Chansons et les Heures

Prière pour toutes sortes de nécessités

Mon Dieu, je viens à vous pour trouver un peu d'aide
Avec les pauvres gens qui me chargent le cœur.
Ils souffrent. Je ne sais où trouver le remède
À leur sort ni comment leur ôter leur douleur.
Mon Dieu, votre pitié voit plus clair que la nôtre.
Je les apporte à vos genoux l'un après l'autre :
Délivrez-les du mal, mon Dieu, chacun du sien...
(...)

– Moi, Seigneur ? Ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

C'est mon amie en deuil. Pâle en sa maison vaine
Où ses yeux ne sont plus, elle cherche sans voir,
Elle vague, épiant le choc sourd de sa peine.
Mon Dieu, ne la laissez pas seule avec le soir,
Mais descendez près d'elle, allez-y tout à l'heure
Pour l'aider à pleurer et pendant qu'elle pleure,
D'elle au monde en secret renouez le lien...

– Moi, Seigneur ? Ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

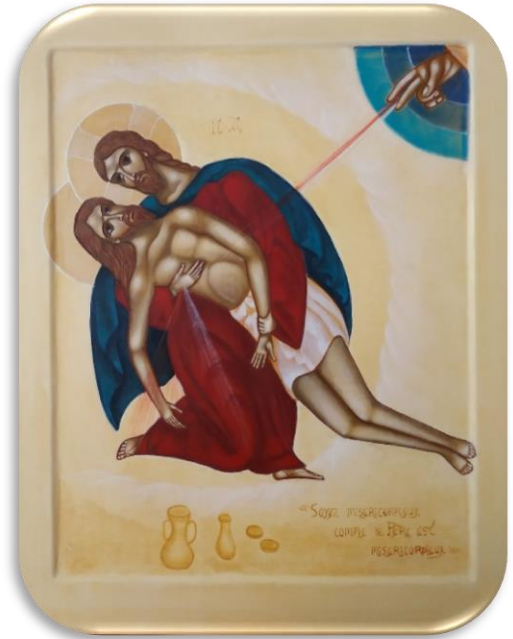
C'est ma petite sœur qui n'est guère jolie,
Ma sœur pareille à moi qui n'a pas de bonheur.
C'est difficile, ô Dieu, même quand on l'oublie,
De marcher tous les jours sans soleil dans le cœur,
De passer sans entrer sur le seuil des tendresses.
Père, ah ! qu'un peu d'amour par pitié la caresse,
Être heureuse un moment lui ferait tant de bien !...
(...)

– Moi, Seigneur ? Ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

Ma mère... Un cœur toujours sur le point de se fendre,
Perdu – comme le mien – quand il fait sûr autour.
Dans son trouble, Seigneur, qui saurait l'aller prendre
Et du fond de sa nuit le ramener au jour ?
Mais vous qui le voyez battre en la pauvre femme,
Ô mon Dieu, préparez dans l'ombre de cette âme,
Dès un nouvel émoi, vite, un nouveau soutien...

– Moi, Seigneur ? Ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

Regardez, ô mon Dieu, tous ceux que je rencontre,
Ceux en qui je m'arrête à souffrir un instant
Et que je laisse après. Seigneur, je vous les montre,
Vous, souvenez-vous d'eux que j'oublie – ils sont tant ! –
Demeurez avec eux tandis que moi je passe,
Portez-les jusqu'au soir puisqu'avant je suis lasse,
Sauvez-les tous pour moi qui n'ai pas le moyen...



Le bon samaritain, icône écrite par Céline L.

– Moi, Seigneur ? Ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

C'est vrai, je n'ai guère eu de chance ni d'adresse,
Ni de bien beau chemin depuis que j'ai marché,
Ni tout à fait assez Peut-être de tendresse.

– Mon cœur tremblait si fort que j'aurai mal cherché

C'est vrai, mon Dieu, je n'ai nul bien d'aucune sorte,
Ni bonheur, ni santé, ni richesse. N'importe,
J'ai tout ce qu'il me faut et vous le savez bien,
Dieu de joie, ô mon Dieu, je n'ai besoin de rien.

Les Chants de la Merci

Poème du lait

ÈVE

*Bois, mon petit, à ma poitrine qui coule,
Je suis ta source – Bois ! – ta tiède fontaine,
Bois ce doux lait qui coule en ta gorge pleine
Avec un bruit de colombe qui roucoule.*

*Pose ta joue à la place la plus tendre
De ma chair. Mords-moi de ta petite bouche.
Du bout de mon sein mol je tente, je touche
Ta lèvre qui se trompe autour... Viens le prendre !*

*Bois, mon petit avide, emplis ta faiblesse
De moi qui me penche et qui te suis versée.
Capte ce lait chaud de m'avoir traversée
Au bourgeon de la mamelle... Ah ! tu me blesses !*

*Le savais-je la douceur d'être blessée,
Ouvrte et saignant comme une orange vive
Qui fond en miel et n'est plus sous la gencive,
Plus rien qu'une joie à la gorge laissée ?*

*Adam ! Adam ! la douceur d'être mangée,
Qui la savait ? Qui savait le cher supplice
D'être la gorgée émouvante qui glisse
Et m'entraîne toute en mon petit changée ?*

*La douceur de mourir, la tendre aventure
De me perdre sans yeux ni route, en allée
Dans le noir de toi qui m'attendais, mêlée
Aux chemins naissants de ta force future !*

*Mourir... m'évader de cette solitude,
De ce moi qui tient ma richesse captive
Pour te rejoindre, ô soif qui cherche, l'eau vive,
Et calmer à ton besoin ma plénitude...*

*Bois. Jusqu'à tes os je ruisselle et j'écoute
Quand le lait heureux chemine en toi, cher être,
Un peu de moi dans tes veines disparaître,
Un peu de moi qui devient toi goutte à goutte.*

*J'écoute. J'entends dans ma gorge profonde
Que la clarté du lait qui sourd illumine,
Ne parle pas, Adam ! Adam ! je devine
Où passait la joie en s'en venant au monde.*

Les Chants de la Merci.



Vierge à l'enfant endormi

Berceuse de la Mère Dieu

*Mon Dieu, qui dormez, faible entre mes bras,
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,
J'adore en mes mains et berce étonnée,
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.*

*De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas.
Vierge que je suis, en cet humble état,
Quelle joie en fleur de moi serait née ?
Mais vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.*

*Que rendrais-je à vous, moi sur qui tomba
Votre grâce ? ô Dieu, je souris tout bas
Car j'avais aussi, petite et bornée,
J'avais une grâce et vous l'ai donnée.*

*De bouche, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour parler aux gens perdus d'ici-bas...
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.*

*De main, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...
Ta main, bouton clos, rose encore gênée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.*

*De chair, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour rompre avec eux le pain du repas...
Ta chair au printemps de moi façonnée,
O mon fils, c'est moi qui te l'ai donnée.*

*De mort, ô mon Dieu, vous n'en aviez pas
Pour sauver le monde...O douleur ! là-bas,
Ta mort d'homme, un soir, noir, abandonnée,
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.*



La Pietà – Michel-Ange

Mon Dieu, je ne vous aime pas

*Mon Dieu, je ne vous aime pas, je ne le désire même pas, je m'ennuie avec vous
Peut-être même que je ne crois pas en vous.*

Mais regardez-moi en passant.

*Abritez-vous un moment dans mon âme, mettez-la en ordre d'un souffle,
sans en avoir l'air, sans rien me dire.*

Si vous avez envie que je croie en vous, apportez-moi la foi.

Si vous avez envie que je vous aime, apportez-moi l'amour.

Moi, je n'en ai pas et je n'y peux rien.

Je vous donne ce que j'ai : ma faiblesse, ma douleur.

Et cette tendresse qui me tourmente et que vous voyez bien...

Et ce désespoir... Et cette honte affolée...

Mon mal, rien que mon mal...

C'est tout !

Et mon espérance !

*Quelquefois aussi, je me présente à Dieu comme une porteuse de peine chargée
de tous les fardeaux du voisinage et je lui dis :*

« Ne faites pas attention à moi. Je ne peux pas vous plaire.

Regardez seulement les souffrances que je vous apporte

comme un pauvre commissionnaire qui vient de la part des autres :

Voici le mal de mon père, voilà celui de mon ami,

celui de tel ou de tel autre... »

Vous voilà, mon Dieu. Vous me cherchez ?

Que me voulez-vous ? Je n'ai rien à vous donner.

Depuis notre dernière rencontre,

je n'ai rien mis de côté pour vous.

Rien... pas une bonne action. J'étais trop lasse.

Rien... Pas une bonne parole. J'étais trop triste.

Rien que le dégoût de vivre, l'ennui, la stérilité.

– Donne !

– La hâte, chaque jour, de voir la journée finie, sans servir à rien ;

le désir de repos loin du devoir et des œuvres,

le détachement du bien à faire, le dégoût de vous, ô mon Dieu !

– Donne !

– La torpeur de l'âme, le remords de ma mollesse

et la mollesse plus forte que le remords...

– Donne !

– Le besoin d'être heureuse, la tendresse qui brise,

La douleur d'être moi sans recours.

– Donne !

– Des troubles, des épouvantes, des doutes...

– Donne !

– Seigneur ! Voilà que, comme un chiffonnier,

Vous allez ramassant des déchets, des immondices.

Qu'en voulez-vous faire, Seigneur ?

– Le Royaume des Cieux.



*Notes intimes
Communion pauvre
Communion*